

Fiche technique

USA - 1978 - 2h07

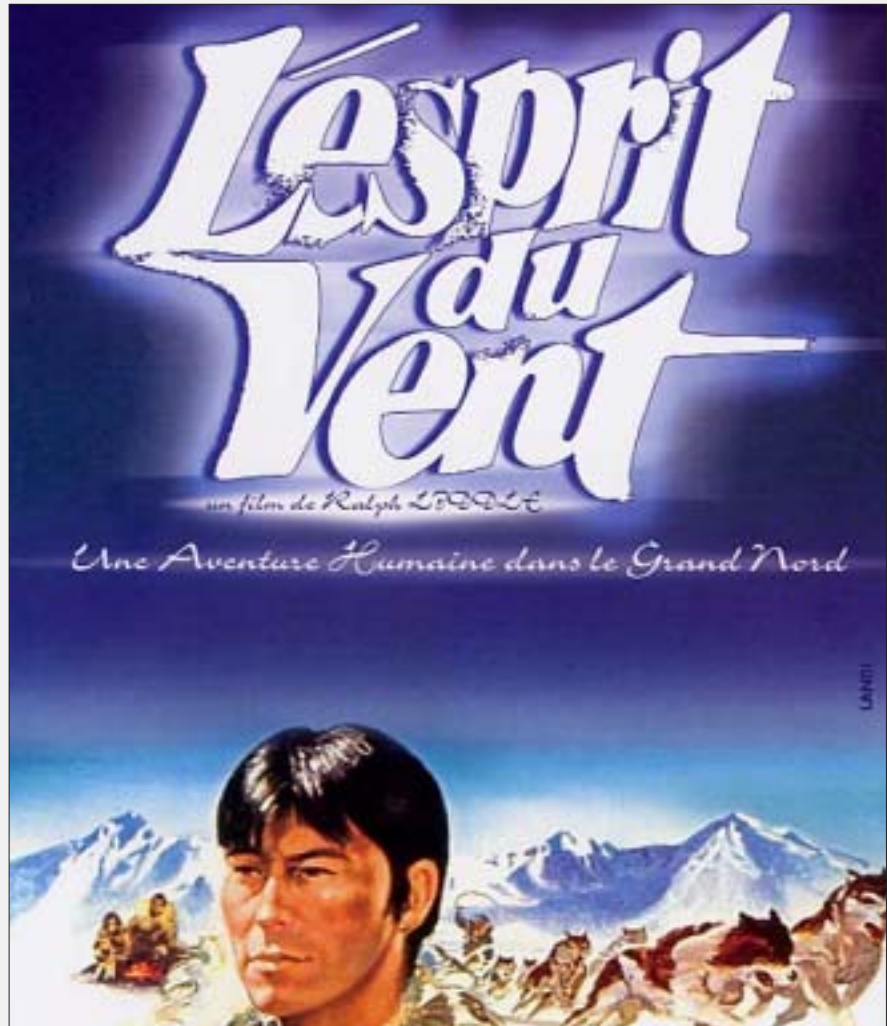
Réalisateur :
Ralph Liddle

Scénario :
Ralph Liddle, John Logue
d'après la nouvelle de
George Attla

Image :
John Logue

Musique :
Buffy Sainte Marie

Interprètes :
Pius Savage
(George Attla)
George Clutesi
(le père)
Chief Dan George
(Moses Paul)
Rose Attla Ambrose
(la mère)
Eileen Newman
(Marie enfant)
Louis Ambrose
(Robert enfant)
Phyllis Attla
(Marie)
Curtis Erhart
(Robert)



Résumé

Au cœur de l'Alaska sauvage, George Attla et sa famille vivent, au rythme des saisons, du troc, de la chasse, de la pêche et du piégeage. Agé de douze ans, George apprend, comme tant d'autres enfants avant lui, les rudiments des techniques qui lui permettront, à son tour, de vivre. Mais un beau jour, George ressent une violente douleur au genou. Se décidant enfin à en parler à son père, celui-ci le conduit en traîneau à l'hôpital de Tanana, distant de 1 500 km... Les médecins diagnostiquent une tuberculose osseuse qui va rendre nécessaire un

long traitement sur place. Huit années passent. George revient à Huslia, guéri, mais il est cependant marqué à vie comme l'atteste son boitement. Confronté à une autre culture, au monde "civilisé", il éprouve quelques difficultés à se réadapter. Résolu à surmonter son infirmité, il se passionne pour les courses de traîneaux, et monte un attelage à partir de Jarvi, un chien de tête un peu fou que lui a vendu le vieux Moses. Malgré les premiers échecs, George persévère. Avec l'aide de son père, et l'appui matériel de Obie, l'épiciier du village, il s'inscrit au Championnat du monde d'Anchorage...

Critique

Voici à l'œuvre le même type de séduction que dans **L'Étalon noir** : une conquête sans complexe de tout spectateur ayant une enfance quelque peu boy-scout, des lectures de *Croc Blanc* ou de Curwood... Dans cet Alaska glacé, un Indien au genou raide devient, quand même, champion de course en traîneau : prétexte à paysages magnifiques, rivières en débâcle glaciaire, et des chiens, et des chiens... Comme disait à peu près un personnage de **Hair** {le film}, je ne suis pas zoophile, mais si c'était ce grand blond aux yeux bleus... Bien sûr, n'y cherchez surtout pas une étude sociologique sur le choc des civilisations dans le Grand Nord, c'est pratiquement, sur ce plan, un équivalent d'Épinal. {...}

Paul-Louis Thirard
Positif n°243

La vie de George Attla, Indien trappeur et pêcheur du nord de l'Alaska, devenu champion du monde de courses de traîneaux à chiens. De son initiation, par son père, à la vie du Nord, à la pêche et à la trappe, jusqu'à sa première victoire à Anchorage, **L'esprit du vent** retrace son trajet. (...)

Le moindre mérite du film n'est d'ailleurs pas de, simplement, donner à voir cette vie apparemment hors du temps, ces gens pour lesquels rien, ou presque, ne semble avoir changé depuis James Olivier Curwood. Au risque de céder au cliché, on est tenté d'écrire que l'Alaska est bien le personnage central du film, et sans doute n'est-il en ce sens pas fortuit que le chef opérateur ait collaboré au scénario. Déterminants également dans l'impression ressentie tout au long du film, les visages inconnus, authentiques, des interprètes. Quant à Chief Dan George, qui fut notamment le "Old Lodge Skins" de **Little Big Man**, et au vieux routier Slim Pickens (Obie, le

propriétaire du comptoir), ils s'intègrent parfaitement, en total accord avec leurs partenaires. La réussite plastique que constitue le film ne serait par ailleurs pas complète sans les chansons de Buffy Sainte-Marie, remarquablement utilisées.

Une telle unité permet de faire passer au second plan la relative minceur du scénario. Le film se perd un peu, à l'image du personnage, lorsque celui-ci, plongeur dans un restaurant chinois, essaye de s'adapter à la ville, et sans doute n'est-ce pas entièrement un hasard si la partie a priori la plus spectaculaire, la course de traîneaux, s'avère en définitive la moins réussie.

Le film est certes aussi dans cette victoire que remporte George Attla sur la maladie et sur lui-même, mais ce n'est pas forcément ce qu'on retiendra de lui. L'esprit du vent équivaut à une plongée dans un univers rare, à un temps de respiration. Ce ne sont sans doute pas là des arguments décisifs, susceptibles de permettre au film de s'imposer réellement auprès d'un public ayant certainement un peu perdu le goût de tels spectacles, et il est sûr qu'il a fallu au distributeur une bonne dose de courage pour se lancer dans l'aventure. Mais le film existe.

Pascal Mérigeau
Revue du cinéma n°363

Les courses de traîneau - frissons au pays des neiges -

En montrant que la passion et le courage pouvaient permettre de triompher, George Attla a donné ses lettres de noblesse à la course de traîneau. Cette discipline n'en est pas pour autant nouvelle. Au siècle dernier, les hommes traversaient déjà les immensités neigeuses : c'était pour pister le gibier ou pour déplacer leur communauté.

Aujourd'hui, le traîneau et son attelage ne sont plus guère utilisés que pour le plaisir du sport ; un sport difficile qui se pratique dans des conditions climatiques particulièrement éprouvantes, mais qui fait la joie des amoureux du frisson et de l'aventure ! Dans un article du Figaro Magazine paru en mars 1981, Jean-Noël Poisson décrypte les us et coutumes de cette discipline, à une époque où elle s'est mise à envahir le monde : face à certaines courses dépassant les cinq cents kilomètres sur les neiges d'Alaska, des pays comme la Suisse et l'Allemagne se sont pris de passion pour des compétitions plus modestes, souvent étalées sur trois journées, et au cours desquelles les participants emmènent entre trois et douze chiens, selon la catégorie dans laquelle ils concourent.

différents types de chiens de traîneau

«Les races utilisées pour les courses sont assez diverses, mais la plus répandue demeure malgré tout celle des huskies : des bêtes inquiétantes avec leur tête triangulaire, leurs yeux très clairs au sein d'un masque de poils noirs. Ce sont de véritables fauves, drapés dans une épaisse fourrure, la queue en panache. Originaire de Sibérie, le husky aurait d'ailleurs du sang de loup dans les veines. Il a été domestiqué, il y a deux mille ans, par les Esquimaux du nord de la Sibérie. C'est sans aucun doute le plus rapide des chiens de traîneau. Il y a aussi des groënlandais, dont la ressemblance avec le husky est assez frappante. Il est néanmoins plus massif et sa résistance à l'effort en a fait un excellent chien de traîneau. Il fut le compagnon d'aventure de l'explorateur Paul Emile Victor qui l'introduisit, en France, en 1936. L'alaskan malamute est aussi une race de chiens particulièrement recherchée pour ces courses. On le reconnaît surtout à son masque aux des-

sins symétriques. Puissant, résistant, il peut courir entre quinze et vingt mille kilomètres par hiver. En revanche, il demeure un peu lent en course. Le samoyède, pour sa part, est le chien qui s'intègre le mieux aux décors enneigés : sa robe blanche semble parfaitement assortie à la neige qu'il affectionne particulièrement. La race la plus rare enfin - mais pourtant pas la plus convoitée - est celle du laïka, un excellent coureur ! Originaire de Sibérie, il n'en existe en Europe de l'Ouest que trois exemplaires ! Il ressemble lui aussi au husky, mais son pelage est beaucoup plus foncé.»

une épreuve de vitesse, mais pas seulement...

Il n'est pas rare que les participants partent en reconnaissance avant la course afin de mieux apprivoiser les spécificités de chaque parcours et de pouvoir y faire face avec plus de rapidité et de finesse. En effet, pentes, côtes, tournants et obstacles en tous genres doivent se négocier avec un talent particulier. De même l'état de la neige, poudreuse, gelée ou autre, constitue-t-il une information à connaître. Car une course réussie n'est pas uniquement une question de vitesse : il faut aussi gérer l'équilibre de son attelage (les chutes ne sont pas rares), organiser son énergie en ménageant des pauses. Si certaines compétitions laissent les concurrents courir en pleine nature pendant des centaines de kilomètres et désignent le vainqueur comme étant le premier à franchir la ligne d'arrivée, d'autres se jouent contre la montre, sur une dizaine de kilomètres, avec départs toutes les trois minutes.

1,2,3... Go !

«Les fauves sont lâchés et, dans un tourbillon de neige, le traîneau semble décoller et les tout premiers kilomètres sont parcourus à une vitesse dépassant bien souvent les 40 km/h ! Au bout de quelques minutes, néanmoins, la fougue des chiens retombe quelque peu et l'attelage atteint alors sa vitesse de croisière (30 km/h, environ). C'est à partir de ce moment que le muscher [terme spécialisé pour désigner le conducteur du traîneau] doit faire preuve de tout son savoir et son expérience pour tirer le meilleur parti de ses chiens. Debout sur les patins du traîneau, il accompagne les accidents de la piste, ployant sur ses jambes comme un skieur. Il doit sans cesse hurler ses ordres à l'attelage : «Chi ! Chi !» pour virer à gauche, «Rââ ! Rââ !» pour aller à droite, «Hôô ! Hôô !» pour s'arrêter et «Go !» pour aller en avant. En fait, les ordres s'adressent principalement au chien de tête. C'est lui qui guide véritablement l'attelage, les autres n'étant là que pour tirer.»

un spectacle riche en émotions

La bête noire de tout conducteur de traîneau en pleine course ? L'accident, bien évidemment. Dans ce cas là, le muscher est éjecté et les cordes qui le reliaient à l'attelage s'emmêlent. Le danger est que les chiens continuent sur leur lancée. C'est pourquoi une ancre est prévue afin que le meneur puisse la lancer dans la glace afin de stopper son équipage. Si un chien se blesse, le règlement stipule que le conducteur le charge sur le traîneau afin de reprendre sa course. Ce genre d'incident n'arrive pas tous les jours, heureusement ; et les courses de traîneau tirées par des chiens demeurent bel et bien ce spectacle au grand air qui fait frémir aux quatre coins du monde des centaines de spectateurs passionnés.

Dossier de presse

Le réalisateur

Spirit of wind a été présenté dans la Sélection "Un certain regard" au Festival de Cannes 1979. Après avoir réalisé plusieurs courts métrages, documentaires ou de fiction, Ralph Little conçoit le projet d'un film sur la vie de George Attla au début de 1977. Se basant sur le récit autobiographique du plus grand champion de courses de traîneaux à chiens, il obtient le soutien financier de la Doyon, une compagnie de production totalement indienne, et tourne sur les lieux même de l'histoire, en Alaska.

A l'image de Dennis Hopper, Buffy Sainte Marie, qui a composé la musique et les chansons de **L'esprit du vent**, s'est toujours efforcée de défendre et de perpétuer la culture indienne. Pour le cinéma, elle a écrit les musiques de **Performance**, avec Mick Jagger, de **Soldat bleu**, de Ralph Nelson, et a même joué un petit rôle pour Stuart Hagman dans **Des fraises et du sang**. Dans le rôle de George Attla, Pius Savage Jr. qui continue de vivre en Alaska, dans la plus pure tradition indienne. Avec **L'esprit du vent**, il effectue ses grands débuts au cinéma et dans le monde du spectacle !

Cette fiche est issue de la série n°104 de la collection des fiches de monsieur Cinéma (104/04) www.mcinema.fr

Documents disponibles au France

Dossier de presse

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com